Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »

Le Temps de l'histoire

3 | 2000

L'enfant de justice pendant la guerre et l'immédiat après-guerre

La misère inconnue : récit autobiographique

Vincent Peyre

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhei/107>

DOI : 10.4000/rhei.107

ISBN : 978-2-7535-1640-3

ISSN : 1777-540X

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2000

Pagination : 109-134

ISSN : 1287-2431

Référence électronique

Vincent Peyre, « La misère inconnue : récit autobiographique », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »* [En ligne], 3 | 2000, mis en ligne le 11 juin 2004, consulté le 03 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhei/107> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhei.107>

La misère inconnue

Récit autobiographique

[Présenté par]
**Vincent
Peyre**⁽¹⁾

Avant-propos

C'est l'histoire d'un "enfant de la guerre" d'origine tzigane et, à ce titre, victime – lui et toute sa famille – des persécutions raciales conduites de concert par Vichy et les Allemands. C'est quarante ans plus tard qu'il en fait le récit, écrit en 1982.

C'est par l'Assistance publique qu'il a été pris en charge, si l'on peut dire, et non par la Justice des mineurs. Cela est dû à son jeune âge : il n'avait que onze ans quand ses mésaventures ont commencé.

Le manuscrit se présente sous la forme d'une liasse de dix-huit feuillets dactylographiés en simple interligne. L'orthographe et la ponctuation originales le rendent difficile à déchiffrer. Comme le dit son auteur, « *J'avais treize ans d'âge, aller à l'école, mais c'est une chose que je n'ai jamais connue.* »

Nous avons restitué une orthographe et une ponctuation courantes. Parfois – monsieur N. n'a pas non plus l'habitude de taper à la machine – un mot manque ou est rendu incompréhensible. Les mots incertains ou ajoutés sont placés entre crochets. Quelques courts passages qui nous sont apparus comme tout à fait répétitifs ou, plus rarement, tout à fait incompréhensibles ont été omis. Nous ne croyons pas que le sens du texte en soit altéré.

Le document a été remis par monsieur N. à un éducateur de l'Éducation surveillée qui avait en charge l'un de ses enfants. Il a manifesté explicitement le désir de le voir publié. Il y écrit d'ailleurs « *Le jour où mon livre sera lu...* » Dépositaire d'une copie, j'ai estimé alors inopportun d'en faire état publiquement, ce fils, âgé seulement de 15 ans, étant à l'époque devenu une "vedette" dans le monde de la Justice des

(1) Chercheur CNRS.

(2) L'histoire de la prise en charge éducative de ce garçon à l'Éducation surveillée est rapportée par Danielle Bitan sous le titre "Une histoire pleine d'histoires... ou le récit d'une tentative d'alternative à l'incarcération des mineurs difficiles", in Maryse VAILLANT (dir.), *Les prises en charge difficiles*, CFEES, Vaucresson, 1987, pp. 58-83.

mineurs pour la multiplicité de ses délits et risquant, après de nombreuses tentatives de prise en charge éducative et de multiples incarcérations, une lourde condamnation pénale. Ajoutons qu'après de longs séjours en prison il a échoué dans un hôpital psychiatrique.⁽²⁾

La misère inconnue n'a guère besoin d'être commentée : le message que son auteur a voulu délivrer est très explicitement énoncé.

Vincent Peyre

REPRODUCTION DU DÉBUT DU MANUSCRIT

N° I _____ I la maisaires inconnus
_____ !

je suis née à saumur ville des cadres noir; payi ^{de} l'ecolle de cavalerie!
est dus carousselles;jai vus le jours un mardi ; le 15 janvier 1930& !
ce jour la mas destinée était déjà trassé ; oui denbuche est de misaires !
un pois tres lour ;pourr les frailles épaulles de ma jeunèsses!
nous ètions 6; anfents; quatres freres est soeurs; nous ètions des anfents de !

familles tres pauvres ; oui jusca 1939 ; nous conus bien des souffansses !
mes sela était de la dousseur ; auprais de ça qui nous à tander ; !

La misère inconnue

Je suis né à Saumur, ville du Cadre noir, pays de l'école de cavalerie et du Carrousel. J'ai vu le jour un mardi, le 15 janvier 1930. Ce jour-là ma destinée était déjà tracée : oui, d'embûches et de misères ! Un poids très lourd pour les frêles épaules de ma jeunesse.

Nous étions six enfants, quatre frères et [deux] sœurs. Nous étions des enfants de famille très pauvre. Oui, jusqu'en 1939 nous [avons] connu bien des souffrances, mais cela était de la douceur auprès de ce qui nous attendait, car bien souvent nous allions au lit sans manger ou en classe sans manger par le manque de moyens pécuniers [...].

Mon père était pêcheur et braconnier. Il faisait vivre toute sa famille avec le produit de sa récolte, c'est-à-dire de ses poissons d'eau douce et aussi de sa récolte d'escargots. Ma mère partait le matin de très bonne heure avec sa baladeuse, rue par rue, pour vendre le produit de cette

pêche à la [sauvette], jouant à cache-cache avec la police. Il faut que vous sachiez que bien souvent elle se retrouvait en cellule pour dix heures et moi-même quelquefois malgré mon jeune âge. Je me retrouvais allongé avec ma mère sur les dalles de ciment et même quelquefois frappé ! Oui, tout cela parce que je prenais la défense de ma pauvre mère qui se donnait tant de mal pour subvenir aux besoins de ses enfants. Hélas, bien souvent ses marchandises étaient confisquées pour soi-disant les hôpitaux ou les orphelinats.

Hélas, en ce temps-là, j'étais bien loin de penser que moi aussi je devais devenir à mon tour orphelin de père et de mère et mes chers parents étaient loin de se douter de ce qui les attendait dans les jours à venir où l'on devait souffrir toute notre vie. Car nous étions marqués au fer rouge comme les bêtes à l'abattoir, et cela jusqu'à la fin de mes jours ! Car la misère continue, cela

(3) Le manuscrit comporte, comme ici, un trait sur toute la largeur de la page en dessous duquel on trouve la mention reproduite "fin du premier récit", textuellement "faint du premier récies N° I". De tels intertitres n'apparaîtront plus ensuite. Nous n'avons pas respecté les séparations ultérieures introduites par l'auteur, qui semblent correspondre à la fin des séances de dactylographie. On peut imaginer l'effort que cela lui a demandé et qu'il ne pouvait guère frapper plus d'une page à la suite.

n'a jamais cessé. Voyez jusqu'où cela peut aller !

Si je vous raconte aujourd'hui ma vie c'est pour faire savoir jusqu'à quel point l'être humain peut être cruel et méchant.

fin du premier récit⁽³⁾

N° 2. Suite à mon récit

Moi qui vous en parle, je connais très bien ce genre de gens-là, j'ai appris par ma mère à les reconnaître au premier coup d'œil, faux et fourbes, tout ce que l'on voudra sauf des êtres humains ! Je ne vois aucun nom à leur donner, j'aurais peur de leur fournir une décoration. Moi qui vous écris ce livre, tout ce que je vous raconte n'est que vérité. Je n'invente rien. J'ose espérer, cher lecteur, que mon livre ne vous donnera pas envie de vomir et que vous saurez l'apprécier à sa juste valeur.

Ma vraie misère commence en l'an 1939, début de cette guerre mondiale. Nous habitons rue du Pressoir à Nantilly, canton de Saumur, dans une seule pièce. Chambre et cuisine faisaient partie d'un tout. Nous avions pour meubles deux lits, une armoire, une table et le feu de la cheminée. Nous couchions à six dans le

même lit, trois au pied, trois à la tête. Pour literie, nous avions deux couvertures. Mes parents couchaient à même le sol sur une couette conçue de plumes de poules, mais nous étions heureux.

Cela a duré jusqu'à ce jour, le 21 mars 1941. Je m'en rappelle comme si cela était aujourd'hui. Oui, cela sera toujours présent à mon esprit. Je ne peux m'en défaire. Nous étions tous couchés, il était onze heures du soir. Mes parents étaient encore à table, discutant sur la journée du lendemain, faisant des projets pour leurs enfants, essayant de nous rendre heureux le mieux possible. Mais les choses devaient tourner autrement. Oui, la guerre devait nous séparer définitivement.

C'est à partir de ce jour que j'ai compris que l'humanité était cruelle et lâche.

Donc, ce soir-là, comme je viens de vous le relater, il était onze heures du soir. La nuit était très froide quand, tout à coup, on frappa à la porte. Nous avions tous le souffle en suspens, mes parents se regardaient l'un l'autre, des regards inquiets, et pourtant nous étions loin de penser que les boches étaient à la porte, de la kommandantur de Saumur qui se trouve place Bilange, hôtel Budan.

C'est là que ma misère a commencé et à ce jour présent elle continue de plus en plus. Ceci est le récit de ma vie, qui est bien triste à raconter. C'est pour cela que je veux avant de mourir que l'humanité sache ce que j'ai pu endurer comme souffrances aussi bien morales que physiques par tous ces gens qui se disent bons et braves. Je sais, je vous mets l'eau à la bouche, impatients de lire cette triste vie vécue que je vais vous raconter.

Les boches rentrent à la maison, suivis de la milice à Pétain et de la Gestapo, tous Français pour la plupart. Ma mère se précipite sur la porte pour ouvrir. De là, deux boches suivis de la milice à Pétain, faisant partie de la Gestapo, pénètrent à l'intérieur comme de vraies brutes. De là, j'ai vu des choses terribles qui ne peuvent paraître croyables et pourtant vraies.

La milice s'est précipitée sur mon père pour l'emmener. C'est là que tout a commencé. Mon père a [été] frappé à plusieurs reprises, puis il est tombé à terre terrassé par les coups, frappé à la tête à plusieurs reprises. De là, ils nous ont tous fait lever. Nous avions tous une peur incontrôlable. Ils ont pris une de mes sœurs, âgée de treize ans, qui est maintenant à Sainte-Gemme-sur-

Loire dans un hôpital psychiatrique, qui n'a jamais retrouvé la raison après [avoir été] violée à plusieurs reprises sous les yeux de tous mes petits frères et sœurs sans pouvoir rien faire. Moi-même – j'étais âgé de onze ans – je me suis précipité sur eux et j'avais réussi à en mordre un à la jambe, ce qui m'a valu un coup de botte dans les flancs. De là je suis tombé dans la cheminée avec deux côtes défoncées. C'est de là que ma mère, pour protéger ma vie et celle de mes frères et sœurs, s'est jetée à leurs pieds, les mains jointes, pour ne pas qu'ils me tuent, car il avait sorti son pistolet, prêt à me tuer.

Et oui, il n'y a qu'une mère pour faire cela. Elle a donné son corps pour nous sauver et j'étais là, présent. Sous mes yeux que nous avons vu toutes ces horreurs. Je ne pensais pas que certains hommes pouvaient être aussi écœurants, car ce qu'ils ont fait subir à ma pauvre mère cela dépassait l'imagination. Je ne pensais pas que les gens pouvaient être aussi pourris. Pour moi, soixante pour cent de l'humanité au dernier degré est pourrie. Il faut passer par où j'ai passé pour dire ce que personne [n'] oserait dire. Je n'ai rien à perdre, pour moi le bonheur et le soulagement de mes souffrances sera

le jour où je fermerai les yeux. Je ne regretterai rien sur cette terre maudite, car j'ai perdu tout ce que j'avais de plus cher au monde, oui, le jour où j'ai perdu mon père, le 21 mars 1941, fusillé à La Brielle, près de l'école de cavalerie de Saumur, Maine-et-Loire, 49.

De là ma mère a disparu en Allemagne. Je ne l'ai jamais revue, ni mes frères et sœurs. A partir de ce jour, nous sommes restés enfermés six jours dans cette maison sans manger ni boire. Nous avions un puits, mais il était à l'extérieur. Le dernier des enfants était une fille âgée de 18 mois et je me souviens que, par le manque de nourriture, elle perdait le fondement. Donc, six jours après jour pour jour, nous avons été libérés de la mort certaine par une femme que nous ne connaissions pas. Tout ce que j'ai appris par la suite, c'est qu'elle faisait la retape avec les boches. Mais il faut croire qu'elle avait encore un peu de cœur car elle a prévenu la gendarmerie de Saumur qui est venue nous ouvrir cette porte et de là nous a emmenés à l'hôpital de Saumur, rue Seigneur. Nous avons été confiés à la crèche provisoirement, gardés par des religieuses qui [ne] nous ménageaient pas les coups. Nous étions gavés de coups

plus que de pain. Cela devait durer cinq mois.

De là nous avons été transférés à la Population, nous faisant des promesses grosses comme des châteaux en Espagne, nous promettant monts et merveilles. J'étais loin de me douter de ce qui allait m'attendre. Ce que j'avais subi était du gâteau auprès de ce que j'allais voir et surtout subir. Oui, avec tout ce que j'ai vu je n'arrive pas à croire que je suis encore vivant. Ce qui prouve que la race humaine est coriace. En ce temps-là j'avais la jeunesse, je me raccrochais, je voulais vivre. Mais si cela était à refaire et connaître tout ce que je sais, je préférerais crever. Pour certaines personnes nous avons droit au mot crever.

Je suis arrivé à treize ans d'âge. Aller à l'école, mais c'est une chose que je n'ai jamais connue. Mais il faut croire que pendant la guerre à l'Assistance publique on [ne] connaissait pas le mot école. Car ici faut vous dire que j'avais tombé sur un inspecteur qui était encore pire que les boches. De toute manière, il était pour eux. J'ai vu de mes propres yeux les boches venir dans le baraquement où [nous] étions logés, faisant partie de l'hôpital d'Angers, emmener à une heure du matin dix-

sept jeunes gosses âgés de 14 ans à 16 ans [*que*] je n'ai jamais revus. Et tout cela parce que nous avons été voler [*dans*] les cuisines des boches, car on crevait tous de faim. C'est pour cela que mes pauvres camarades ont disparu d'avoir eu trop faim, [*sur*] l'ordre de notre cher directeur. Ce qui prouve qu'il y avait vraiment de bons français qui aujourd'hui, je suis certain, vivent encore. Et on les salue bien bas en les appelant Monsieur.

Nous avons été plusieurs à ne pas être pris car nous nous étions cachés. Sinon, nous aurions subi le même sort.

De là, j'ai été placé chez un cultivateur, à Saint-Jean-de-la-Croix. C'est là que va commencer mon calvaire, un vrai chemin de croix. Dès mon arrivée, l'on m'a montré ma chambre : dans la paille avec les vaches, le tout garni d'une couverture. Ensuite, mes vêtements sont disparus sur le dos de ses enfants. Comme nourriture, j'avais droit au gras de lard, pattes de poules, têtes et culs de volailles de toutes sortes.

Je me couchais à onze heures du soir après avoir tiré les vaches et fait les litières et rangé les brocs de lait, ce qui était beaucoup [*trop*] pour moi, car avec les journées que je

remplissais j'étais devenu squelettique. Le matin, je me levais à cinq heures trente, de là je me précipitais sur les bottes [*de*] paille pour refaire les litières. Ensuite, j'allais au broyeur couper les betteraves pour les vaches et les chevaux, je reprenais les seaux et les brocs pour recommencer la traite. A sept heures, j'avais fini. J'allais me passer un coup de chiffon sur ce qui me servait de visage, de ce qui me restait par la fatigue. Je me lavais dans la cour, [*j'*] étais comme ivre.

De là, j'attendais que ces braves gens veuillent bien m'appeler pour prendre mon petit déjeuner, si on pouvait appeler cela déjeuner. Car il faut que vous sachiez que j'étais un bâtard de l'Assistance publique, tout le monde ne peut avoir la chance d'en dire autant : bien souvent c'était cela leurs mots doux. Mon déjeuner se composait d'un bol d'eau chaude et [*d'*] un soupçon de lait et [*d'*] un morceau de pain très petit. Il est vrai que c'était la guerre. Tout cela sans commentaire. Et si je mettais trop longtemps, la fille aînée m'enlevait mon bol sous le sourire des autres et de ses parents, quelquefois accompagné de quelques gifles. Tout cela, pour corser la chose, avec bon poids. Et quelquefois par dessus le marché

par le père, tout cela accompagné d'un grand sourire.

De là, on me donnait mon sac en toile avec mon morceau de pain et toujours accompagné de l'éternel morceau de lard. Je menais les vaches dans le pré, ma binette sur le dos, tout près du champ où je travaillais tout en surveillant les vaches, jusqu'au soir à la tombée de la nuit. C'est ce que l'on pouvait appeler des journées bien remplies. Cela a duré près d'un an, à souffrir le martyre.

Je me souviens, cela était un dimanche, car même le dimanche je travaillais. Ma seule sortie, c'était le dimanche à la messe basse à six heures du matin. Ils étaient très pieux. Cela durait environ trente minutes, c'était le seul endroit où j'étais heureux, ce qui me faisait en tout et pour tout une heure de semi-liberté, si liberté il y a.

Comme je vous le disais ci-dessus, il se trouve que ce dimanche-là, après la messe, j'avais été envoyé en plaine biner les soleils, car pendant la guerre ils en faisaient de grandes surfaces, ce qui remplaçait l'huile de noix. C'étaient des rangs énormes de 4 à 500 mètres.

Donc, ce jour-là, j'étais parti pour la journée. Jusqu'à la tombée de la nuit j'en avais fait sept rangs, en

plein soleil, pendant que ces messieurs-dames passaient leur dimanche à battre la manille – les bâtards sont faits pour cela – ou [*à jouer*] aux dominos avec leurs enfants qui étaient aussi pourris que les parents. Nous savons tous [*à quoi*] s'en tenir.

Donc, ce jour-là je rentre à la ferme comme de coutume. Je m'occupe des bêtes en attendant le souper, car je n'avais pas le droit de rentrer avant que l'on veuille bien m'appeler pour rentrer. Le premier mot que l'on m'a posé, c'est combien de rangs j'avais faits. Après cet interrogatoire, nous passâmes à table. C'est-à-dire que pour moi c'étaient les restes, assez bons pour un esclave, les restants de midi, car le dimanche nous [*ne*] mangions jamais ensemble. Ils préféraient manger les gâteaux et boire les bons vins avec les boches, cela était beaucoup plus rentable. Sitôt fini, je rentre dans l'écurie aux vaches pour m'allonger sur ma litière, car je couche à même la paille.

Le lendemain, je me suis levé comme les autres jours, et bien fatigué. Ce jour-là j'étais resté plus longtemps à la ferme car il fallait que je mélange du tourteau avec des betteraves pour les bêtes. Il était environ dix heures du matin, [*j'étais*] prêt à

partir aux champs, lorsque mon bourreau m'appela à la maison. À peine rentré, je pris une correction comme jamais je n'en avais encore pris, à coups de sabots de bois et, pour adoucir, des coups de fouet. Tout cela soi-disant que j'avais saboté le travail en coupant quelques soleils. Voilà la récompense de mon dimanche.

Je me souviens que j'ai été plus de trois semaines avant de pouvoir m'asseoir correctement [à] cause d'un mauvais coup que j'avais reçu au bas des reins. Cela m'avait donné un hématome aussi gros qu'un œuf. Malgré mes souffrances j'étais obligé de travailler comme par le passé.

Un jour vint une assistante sociale faisant partie de l'Assistance publique qui faisait ses tournées dans les fermes pour voir soi-disant les pupilles. Je vais vous raconter en réalité ce qui se passait. Donc, ce jour-là j'étais dans les champs, on était venu me chercher pour me présenter à cette chère madame. J'étais très heureux de la voir, car j'avais beaucoup de choses à lui raconter. Donc, je lui fais le récit de toutes mes souffrances que j'endurais et pour me reconforter l'on me donna tort, me racontant que c'étaient des braves gens, qu'ils étaient très bons

et que moi je ne valais rien. On alla même jusqu'à me menacer de m'envoyer en maison de correction si je ne voulais pas obéir aux quatre volontés de monsieur et de madame.

Donc, ce jour-là on avait amené un trousseau fourni par la Population, mais je ne devais jamais en voir la couleur et pour récompenser madame l'inspectrice on l'invita à manger, sans parler des pots de rillettes et [un] jambon, [une] motte de beurre et quelques volailles dans le coffre de la onze de madame. Et là-dessus, elle repart le devoir accompli. Si moi, le pupille, je crevais, ce n'était pas bien grave car à cette époque on les ramassait à la pelle. Inutile de dire que nous étions les mal aimés.

J'appréhendais le départ de madame, je savais ce qui m'attendait pour avoir osé me plaindre. Hélas, le départ de ma chère inspectrice arriva. Moi, je repartis à mes occupations, travailler pour ne pas changer. J'en étais arrivé à être heureux d'aller travailler. Là, je ne subissais pas les sarcasmes et les insultes et les coups. Mais ce jour-là je n'avais rien perdu pour attendre. Effectivement, à mon retour des champs je pris une bonne correction pour avoir osé me plaindre, des bâtards en veux-tu en voilà,

mais cette fois-ci par toute la famille. Après cela je rentrais à l'étable pour vaquer à mes occupations coutumières, à part que ce jour-là je n'avais pas [le] droit de souper.

Trois semaines après, c'était un dimanche et j'allais à la messe comme à la coutume, mais il faut croire que ce jour-là le Bon Dieu était avec moi car, dans le village, il se trouvait que j'avais une bonne personne pour moi, c'était la boulangère. Dès qu'elle m'aperçut, [elle] me fit rentrer et me demanda qui m'avait frappé ainsi. Je lui expliquais tout ce qui s'était passé. Une fois mon récit [terminé], elle me fit manger. Cela faisait très longtemps que je [n'] avais mangé ainsi, il y avait si longtemps que je ne m'en rappelais plus. Je ne pouvais y croire. [Elle me renvoya] en me promettant de s'occuper de l'affaire.

Effectivement, un mois après, un beau jour l'on venait me chercher – inutile de vous dire la joie que j'avais – pour me conduire au dépôt. Hélas, j'y suis resté que douze jours et un beau matin, sans prévenir, car l'on disposait de ma personne comme [d'un] sac de pommes de terre et je n'avais aucun droit à la parole. Donc, il était cinq heures du matin, [on] me prie de m'habiller et de

prendre mes paquets qui, il faut bien le dire, furent vite préparés car je n'avais pas grand chose dans la malle en osier. De là, on m'envoie à la gare Saint-Lau d'Angers, toujours accompagné de mon garde-chiourme. [Ce] qui me fit rêver tout le long du voyage [*c'est que c'était*] trop beau pour être vrai. Et pourtant c'était vrai, mais dans l'autre sens.

J'ai atterri à l'école départementale, maison de redressement et de correction à Aumale, Seine-Inférieure. Cela se passait en 1942 au mois d'octobre. Je devais y séjourner près de 18 mois de souffrances et de brutalités, souffrant le martyre de jour comme de nuit.

Sitôt arrivé je passe à la douche et tout cela très froid, bien entendu, pour me réchauffer, suivi d'un gardien nommé C.,⁽⁴⁾ vrai nom de famille, une brute épaisse qui se permettait de frapper les gosses à coups de trique qui lui servait de canne. J'en avais de bons souvenirs un peu partout.

Pour mon premier jour, une fois ma douche terminée, on m'emmena au coiffeur me faire la coupe réglementaire à ras, aucun problème pour se démêler. Ensuite je passais au soufre pour la désinfection. De là on me présenta au directeur qui s'appelait de son vrai nom monsieur V.,

(4) Tous les noms de personnes figurant dans le texte ont été remplacés par des initiales.

qui était une ordure incomparable auprès d'une poubelle. On m'avait placé, ou plutôt j'étais devant lui comme un sac puant au garde-à-vous. J'ai écouté son discours sans avoir le temps de poser une parole. De là j'ai été présenté au surveillant général qui s'appelait de son vrai nom L. Le plus grand plaisir, pour moi et mes petits camarades, aurait été de le rencontrer beaucoup plus tard et de lui faire subir au centuple les souffrances morales et physiques qu'il nous a fait subir. Ce que je vous écris n'est rien auprès de la réalité. D'ailleurs, j'ai toujours pensé que c'était un boche, puisque notre directeur, lui, en était un.

Ensuite nous avions un surveillant qui lui était un chef avec un grand F, un gros bras, une brute sans nom. Lui, son vice était de rentrer au réfectoire au moment des repas : c'était le plus souvent une gamelle d'eau chaude avec un morceau de rutabaga ou un topinambour et quelquefois de la viande, plus exactement de la graisse de bœuf. Nous avions droit à des biscuits vitaminés pour nous empêcher de crever, mais je ne saurais vous dire le goût qu'ils avaient car ces braves gens les gardaient pour eux-mêmes, ainsi que

viande, sucre et matière grasse. Nous, on mangeait ce qui restait.

Donc, pour en revenir à ce cher monsieur A., notre surveillant-chef, un enfant qui avait le malheur de ne pas se lever assez vite à son entrée était littéralement propulsé dans les airs d'où il se retrouvait soit la tête la première dans le mur, ou bien à même le sol, sur le ciment. Bien souvent, c'étaient des saignements de nez ou [des] fractures des bras ou des jambes. De là on vous transportait à l'infirmerie, comme cela rien ne [se] savait en dehors et tout restait inconnu. Ce sont des choses que tous les gens d'Aumale ignoraient car c'était comme une forteresse de SS.

J'ai vu un jour monsieur L. frapper sur un enfant. Je croyais qu'il allait le tuer. Ce jour-là le gosse s'est retrouvé à l'infirmerie avec un bras cassé et le visage tuméfié et plein de marques sur tout le corps par les coups de ceinturon, les coups de pied, sans oublier les coups de poing. Et comme j'avais voulu m'en mêler, cela me faisait tant de peine de voir mon petit camarade de treize ans frappé aussi injustement pour avoir volé un rutabaga pour manger, vu que l'on crevait de faim...⁽⁵⁾

Nous étions jeunes et nous voulions vivre. Ce serait maintenant, je

(5) Manque ici le passage où monsieur N. voulait sans doute raconter les conséquences pour lui de cette intervention.

me laisserais crever. Je n'aurai rien à regretter sur cette terre maudite car, comme je vous l'ai dit précédemment, je le dis du fond de mon cœur.

Le matin, on se levait à six heures. Nous défilions en rang deux par deux au pas cadencé jusqu'au lavoir pour la toilette, été comme hiver, dehors torse nu, rhume ou pas rhume il fallait se soigner soi-même. Ensuite, c'était la corvée de nettoyage. Sitôt après nous allions au réfectoire prendre notre soi-disant petit déjeuner : de l'eau chaude avec du lait écrémé.

De là nous étions rassemblés sur un rang deux par deux. Nous allions à la ferme. Elle [*l'école départementale*] possédait une très grande ferme qui [*n'a*] été entretenue que par des enfants de dix à seize ans, les plus vieux, nous. Neuf kilomètres à parcourir au pas cadencé, suivis de surveillants de droite et de gauche, une cravache pendant à bout de bras, menaçante, qui hélas tombait plusieurs fois avant l'arrivée [*à*] la ferme.

De là nous étions dirigés par équipes à nos travaux journaliers. Moi, je travaillais au jardin qui était immense. Tous les bêchages, plantations, binages nous passaient par les mains, gardés de près par nos surveillants. C'est tout juste si nous

avions le droit de [*nous*] relever car les coups pleuvaient. Il n'était pas question de répondre, aussitôt l'on nous menaçait d'aller quérir le chef jardinier. Pour nous, il n'en était pas question. Lui ne voulait pas se salir les mains. Lui, c'était le fouet et croyez-moi, on en avait assez. On travaillait dix heures par jour comme des mercenaires, sans relâche, pour aboutir à rien. Nous [*n'*] avions aucune récompense et aucun égard pour nous. Nous étions des déchets de la société. Nous étions en trop, à croire que nous avions pris la place des autres. Nous [*n'*] avions pas le droit [*de*] vivre, comme si nous avions été responsables de notre parution sur la terre. Et pourtant je ne demandais pas grand chose : vivre et être heureux comme tous les autres enfants de France.

Je n'en veux pas à la guerre, j'en veux uniquement à l'humanité qui n'a jamais rien fait pour moi. Je n'ai aucun remerciement à lui faire. J'ai vu et connu des gardes-chiourmes voulant abuser de notre personne. Tout ceci afin de vous montrer à quel point nous avons pu souffrir aussi bien moral [*ement*] que physique [*ment*].

Et le dimanche c'étaient les instruments de cuivre, la répétition. J'étais clairon et à l'occasion des grandes

fêtes l'on défilait dans les rues d'Aumale pour amuser la galerie, regardés et dévisagés comme des bêtes curieuses. Nous étions montrés du doigt et appelés les bâtards de l'Assistance publique. Ensuite l'on rentrait et nous restions dans la cour en attendant l'heure du repas pendant que ces messieurs sablaient le champagne après les efforts qu'ils venaient de fournir. Ce qui prouve que ce n'est pas toujours celui qui gagne l'avoine qui la mange.

Un jour j'ai été mis en cellule. A ma sortie je pesais 34 kilos, à l'âge de treize ans. Si je ne suis pas crevé, c'est que le destin [n] en avait pas fini avec moi. Il faut croire que mon chemin de croix n'était pas encore fini. Effectivement, je n'étais pas rendu au bout. Jusqu'à maintenant je vois toujours autant de misère, sauf qu'elle est plus raffinée, mais pour moi cela ne fait aucune différence.

Dix huit mois après j'étais réintégré dans mes foyers, c'est-à-dire à la Population. Mon cher directeur avait bien voulu rappeler sa brebis égarée. Nous étions début 44 et le changement commençait à se faire sentir. Alors tous ces braves gens songeaient à retourner leur veston. La nourriture du râtelier n'allait plus être la même car ils commençaient à mettre

au point ce qu'ils devaient faire. Mais avant ce jour il y avait encore du bon temps à prendre aux frais de leurs esclaves. Oui, c'est bien le mot qu'il faut dire car nous étions réduits à l'état de l'esclavage.

De là je me suis retrouvé chez un [vigneron] près de Gennes dans le Maine-et-Loire, entre Saumur et Angers. Cher monsieur C., un buveur acharné. Là j'avais un semblant de chambre meilleur au point de vue literie. Quant au reste, cela ne valait pas mieux. Je taillais les vignes et débourrais les ceps au pic, cela était très dur pour ma petite taille. Oui, je suis un petit homme, mais qui a fait le travail des grands.

J'avais droit à 20 francs d'argent de poche par mois, chose que je n'ai jamais vu apparaître dans mes mains. J'y restais jusqu'à la fin de la guerre et j'en suis parti en allant voir les gendarmes de Gennes. Je venais d'être attaché dans l'écurie aux chevaux et frappé jusqu'à en perdre connaissance. Et tout cela parce que j'avais pris un pot de rillettes dans le cellier la nuit pour manger car là aussi je crevais de faim. Décidément, c'était devenu chose courante. Mais je vous prie de croire que je les digérais.

Donc, après cette bonne correction je me suis retrouvé dans mon

lit. Il faut croire qu'ils avaient pris peur : à la reprise de ma connaissance ils étaient tous autour de mon lit, gâteaux, jambon fumé, tout ce que je pouvais désirer tellement ils tremblaient de peur. Je n'ai rien pris de ce qu'ils m'ont offert. Je gardais ce que je voulais faire sous silence et dans la nuit je me suis sauvé.

Je m'en rappellerai toujours car cette nuit nous fûmes bombardés par les Américains et je me souviens que quelques minutes après mon passage le pont sautait. Encore une fois je ne devais pas crever. De là je me suis rendu à la gendarmerie en leur montrant toutes les marques que j'avais un peu partout sur tout le corps et les jambes, sans parler de la tête, dont je porte aujourd'hui les traces.

Je me souviens qu'aussitôt le chef m'a emmené dans [son] appartement, près de sa femme et de ses enfants. Pour une fois j'étais tombé sur des êtres humains, chose qui était rare, cela était comme le pain. Ils se sont mis aussitôt à me donner les premiers soins. Ils ne savaient pas quoi faire pour me rendre heureux. J'étais servi comme un roi, chose qui [ne] m'est arrivé qu'une seule fois dans ma vie. Et de là j'ai été couché dans un vrai lit avec des draps et de la lumière partout. Pour un gosse

comme moi qui [n'] avait vu que de la misère depuis le début de la guerre, pour moi, ce qui m'arrivait c'était un conte de fée. Lorsque je me suis réveillé le matin il était onze heures, j'avais dormi quinze heures sans me réveiller une seule fois.

De là j'ai appris que ce cher monsieur C. avait été arrêté mais non puni car cela marchait encore au pot de rillettes et [à] la motte de beurre, car les boches étaient encore chez nous, donc le marché noir était toujours présent avec certains dirigeants de la Population. Voilà comment la Justice marche, quoique maintenant c'est le pognon. Cela n'est pas meilleur, c'est beaucoup plus discret.

De là je me suis retrouvé encore une nouvelle fois au foyer de la Population. Nous sommes en 1945, les boches foutent le camp. Je suis âgé de 16 ans, je commence à devenir un homme, je n'étais plus décidé à me laisser maltraiter. Je décidais de faire du sport : lutte libre et haltérophilie. Je deviens puissant, mes anges gardiens s'en aperçoivent, surtout principalement notre sous-directeur, un genre de Martiniquais. Je ne suis pas raciste, mais celui-là je le détestais et je n'étais pas le seul dans le même cas.

Ce parvenu, car il faut bien le dire [ce] n'était qu'un parvenu. Je l'ai vu

pour la première fois faire son entrée au foyer avec son vélo-tandem, c'est tout ce qu'il possédait comme richesse. Dans les premiers débuts il était tout miel. Mais cela, au fil des jours, a très vite changé. Comme il était ancien boxeur amateur et bien planté il n'hésitait pas à nous envoyer au tapis pour un oui ou un non. C'est vous dire la bonté qu'il pouvait être vis-à-vis de nous les pupilles.

Comme c'était lui le dirigeant du foyer, les trois gardiens que nous avions étaient sous son contrôle et quand il apparaissait ils tremblaient comme des feuilles. En un seul mot, c'était le matador, le dompteur d'hommes ou plutôt de jeunes gosses. Sa plus grande spécialité : maquereau, car les jeunes filles pupilles faisaient très bien l'affaire. Vu que dans ce milieu nous étions un peu tous ignorants, on acceptait tout ce que l'on voulait bien nous raconter et malheureusement certains de ces pauvres pupilles [le] croyaient dur comme fer.

Aujourd'hui il se trouve qu'il est directeur, roule en voiture tout ce qu'il y a de plus cher, se paye plusieurs pavillons et tout cela, j'en suis sur, à notre compte. Naturellement je ne pourrais pas le prouver car moi je ne suis que la cinquième roue de

la charrette. Car beaucoup se dégonfleraient. C'est là que l'on voit le courage humain des ordures. Il en manque pas, on peut les ramasser à la pelle dans toutes les professions.

Oui mais quelquefois tout à une fin. Voici pourquoi je vous dis cela : cela se passait un dimanche, le dimanche après-midi. L'on nous sortait endimanchés, engoncés dans notre costume bleu de bure comme de vrais séminaristes. Et puis nous partions par les rues deux par deux, accompagnés de deux surveillants, tout cela pour nous montrer à de braves gens comme des bêtes de cirque, ou plutôt des êtres venus d'un autre monde. Après cette traversée générale on rentrait dans notre foyer.

Donc, ce jour-là, comme je viens de vous le relater, je n'étais plus décidé à me laisser faire car je n'avais pas accepté de défiler dans les rues menés comme des chiens à la laisse. A ma rentrée, je fus présenté à mon cher directeur, car ceci était un vrai tribunal à la seule différence, c'est que nous n'avions pas droit à la parole. De là le grand patron se levait en me regardant avec un sourire de faux jeton, me priant de mettre les mains derrière le dos. Mais ce jour-là je n'étais plus d'accord. Alors ce monsieur s'est permis

de me frapper d'un direct au foie. Je me suis contracté et de là à mon tour j'ai frappé, chose qui ne m'était jamais arrivée. Mais j'étais cette fois bien décidé à me défendre. Ce qui prouve que j'avais bien fait car il n'a jamais osé recommencer.

A partir de ce jour tous mes camarades, tant que j'étais au foyer, n'ont jamais été frappés. J'étais leur dieu, leur protecteur et j'en étais fier. Mais hélas cela n'a duré qu'un moment.

Une fois ma punition enlevée, je fus présenté à la direction principale [d'où] je fus dirigé chez deux vieilles demoiselles comme maraîcher.

Je fus très heureux, j'avais une belle chambre pour moi tout seul et je mangeais à ma faim à la même table. J'étais considéré comme un être humain, ce qui ne m'était encore jamais arrivé. J'avais tout ce que je désirais, ils étaient tous aux petits soins pour moi. J'y suis resté jusqu'en 1948.

De là je suis retourné au foyer car, comme elles étaient âgées, elles avaient vendu – dommage pour moi – et s'étaient rendues dans une maison de retraite. Je suis d'ailleurs allé les voir plusieurs fois. J'ai toujours regretté d'avoir perdu ces braves gens qui ont vraiment été très bons pour moi. Depuis, je n'ai jamais retrouvé les mêmes. Ce qui prouve que le

bonheur n'arrive qu'une seule fois.

Nous étions début 1949. Je suis resté 18 mois au foyer sans jamais sortir. Inutile de vous dire que j'étais vraiment malheureux. J'en ai vu de toutes les couleurs, du vert à l'arc en ciel. [On] travaillait à rénover le foyer comme de vrais tâcherons. La seule chose que nous avions de bien était la nourriture. Une belle chose quand même, nous mangions à notre faim. Quant au reste, cela laissait à désirer.

Mais un beau jour j'ai pris un coup de sang. J'avais 19 ans et comme la majorité était à 21 ans, cela me faisait encore deux ans à les supporter. C'était beaucoup trop, je ne pouvais plus les voir, ils me donnaient la nausée.

C'est de là que mon vrai destin devait se jouer. Je me suis permis d'adresser une lettre à mon directeur, lui demandant une audience. La réponse ne se fit pas attendre. Je me suis préparé le mieux possible et de là on m'a présenté à mon directeur de la Population. Une fois entré, l'on me fit asseoir. Je regardais ce bureau pour la première fois, comme une bête égarée. Je n'étais vraiment pas à mon aise. Je m'étais promis de raconter tout ce que j'avais sur le cœur, mais rien ne sortait. J'étais cloué et je voyais très bien que tous ceux qui

m'entouraient se réjouissaient de ma gêne.

C'est de là que le directeur me demanda ce que j'avais à lui dire. Je lui annonçais que je venais d'avoir 19 ans et que je voulais m'engager dans l'armée pour une durée de cinq ans. Comme j'étais mineur il fallait le consentement de mon directeur. Celui-ci, surpris, me dévisagea plusieurs fois en me faisant la [morale] comme quoi j'étais encore très jeune pour entrer dans l'armée. Mais ma décision était faite. Naturellement, l'on me déconseilla de m'engager, tout cela pour la forme, car ils étaient trop heureux de se débarrasser de moi. Ils savaient très bien que j'en savais assez sur leur compte.

Un accord favorable me fut donné. J'en fus très heureux car une fois dans l'armée j'étais libre. C'est pour cela que je me suis engagé, non pas par patriotisme, car après avoir passé ce que je venais de passer pendant cette guerre, cela m'avait rassasié. Une fois le consentement accordé l'on m'emmena au 6ème Génie à Angers et de là je contractais mon engagement dans l'infanterie coloniale pour une durée de 3 ans à Madagascar, car en 1948 c'était la révolte.

De là j'étais débarrassé pour toujours de cette maudite Assistance

publique. Je laissais derrière moi toutes ces souffrances que j'avais enduré pendant près de dix ans. Mais les souvenirs étaient restés au fond de mon cœur et cela jusqu'à ma mort. Et je n'oublierai jamais, j'en ai trop vu pour cela. Ce sont des choses que l'on n'oublie pas.

Après deux ans de service militaire, je fus réformé. C'est bien ce que j'avais dans la tête. Après deux ans l'on s'aperçut que je n'étais pas assez grand ! Rien d'étonnant, dans l'armée tout peut arriver. De toute manière je ne demandais que cela car la folie [du] patriotisme n'a jamais été ma grande passion.

Donc, le 20 janvier 1951 je me suis présenté aux bureaux de la Population [pour] retirer mon livret de caisse d'épargne. C'était un nouveau directeur qui paraissait très bon. Il me fit remettre ma valise en osier et l'argent de mon livret qui se montait à 3.475 [francs]. De là on me serra la main en me souhaitant beaucoup de bonheur et bonne réussite dans l'avenir. Après m'avoir fait un grand discours l'on me mit dans la rue. C'est de là qu'a commencé ma nouvelle vie d'un homme libre.

Comme je n'avais pas beaucoup d'argent je ne pouvais faire aucun projet et encore moins trouver un

logement avec le si peu d'argent que je disposais. Et naturellement pas de travail ni [*de*] famille, encore moins d'amis vu que je ne connaissais personne. J'étais comme un nouveau-né qui vient de voir le jour.

Donc j'ai couché à l'hôtel durant cinq jours et après cela je me suis retrouvé dans la rue, sans logement ni argent et encore moins de travail. Alors j'ai vendu le peu de vêtements que je possédais pour une somme vraiment minime. Après avoir couché un peu partout, dans les granges, dans les meules de foin, dans les habitations démolies par la guerre, j'étais devenu un véritable clochard, méconnaissable car je n'avais plus de vêtements pour me changer et je pouvais à peine me laver, vu que je n'avais rien. C'est avec ma chemise que je me lavais au bord de l'eau tout en me cachant pour ne pas me faire arrêter par les gendarmes comme vagabond. Et pourtant cela m'est arrivé plusieurs fois et le tribunal m'a condamné pour la première fois à un mois ferme. Pour un bâtard de l'assistance publique cela était très bien.

Et de là, quand je suis sorti je n'étais pas plus avancé. Ce que je me rappelle, c'est que j'avais relaté mon passé. C'est très loin et c'était

la guerre, voilà la réponse que l'on m'avait fait quand j'ai parlé de mes parents. A vous de comparer. Comment voulez vous qu'aujourd'hui je ne sois [*pas*] un révolté après avoir vu tout ce que j'ai vu. C'est bien là la reconnaissance de certains Français qui se disent français avec un grand F. [*et*] qui mènent une vie confortable sur cette terre aux [*dépens*] de tant d'hommes et de femmes et [*d'*] enfants qui sont morts pour leur laisser la vie. C'est pour cela que moi, aujourd'hui, je n'irais pas me sacrifier pour toute ces ordures, faux et lâches jusqu'au fond de l'âme.

Hélas, j'en ai tellement vu que j'en suis arrivé à détester mon prochain. Et pourtant je sais qu'il y a encore de braves gens, mais on ne choisit pas sa destinée, c'est elle qui vous prend. Cela est comme la mort, quand l'heure est sonnée faut y aller. C'est la seule justice qui existe. Riches comme pauvres, tout le monde fait le grand saut. J'en suis très heureux. Le plus triste, ce sont les enfants.

Je suis parti comme saisonnier pour faire la cueillette des fraises et des haricots. Le si peu que je gagnais me permettait de survivre et de ne pas coucher dehors car j'avais droit à

la grange. C'était mieux que rien et comme je n'avais pas été élevé dans la soie je trouvais cela tout naturel. Il ne m'en fallait pas plus pour être heureux. Avoir été dans la misère cela a quand même son bon côté car l'on supporte beaucoup mieux la misère que tous ces gros pleins de graisse qui ont toujours eu ce qu' [iZ] leur fallait. Je n'ai jamais cherché la richesse, je me contente de peu et si je devais devenir riche un jour cela me laisserait indifférent et je serais le premier à aider les orphelins et les vieux. Hélas, cela ne m'arrivera jamais.

Et puis, un jour, j'ai fait comme tout le monde, j'ai rencontré la femme qui devait me donner le meilleur d'elle-même, bonne et courageuse, une femme de ma race et aussi [une] bonne mère de famille. Je me suis marié à Gravigny dans l'Eure, cela fait maintenant trente ans. Je suis père de famille de douze enfants, dont huit garçons et quatre filles et grand-père plusieurs fois. Et [je vis] très pauvrement, oui, j'ai beaucoup de mal à élever ma grande famille et pour subvenir aux besoins de ma famille cela est très dur. Je reste dans un petit village de 1.500 habitants, tous fermiers et tous crevards.

Il faut que vous sachiez que je suis arrivé dans ce bled cela fait mainte-

nant huit ans, et je suis arrivé avec un autocar, cela était mon logement puisque l'on ne pouvait pas me louer de logement vu que j'avais trop d'enfants. Il aurait fallu que j'en tue la moitié. Mais comme cela n'était pas dans mon tempérament j'ai préféré loger mes enfants dans un autocar. Alors, naturellement, pour tous [les] paysans nous [n'] étions que de vulgaires romanichels voleurs de poules et tout ce que l'on voudra, sauf des gens comme les autres. Et nos bons gendarmes s'en donnaient à cœur joie, car dès qu'il se passait un vol c'était pour nous. On ne cherchait pas plus loin, alors perquisitions, insultes et même bien souvent [nous étions] frappés. Cela leur arrive encore assez souvent, surtout chez les malheureux. Là, ils n'ont aucune crainte de suite, nous n'en valons pas la peine.

Et même quelquefois [ils] se permettent de traiter ma femme de putain ou bien de salope ou de mère vache pour avoir osé mettre douze enfants au monde. J'ai porté plainte à plusieurs reprises pour abus de fonction et insultes. Mais hélas, pour des gens comme nous on ne s'arrête pas pour si peu. Cela n'en vaut pas la peine, nous sommes trop bas. Ce que je pense de cette belle justice, ce

n'est pas beau. Si j'avais de l'argent on m'appellerait Monsieur, même qu'il serait mal gagné.

J'arrête sur ce chapitre car je pourrais en dire long là-dessus, c'est pour vous dire que je ne me suis jamais trompé sur cette race humaine. Quand je vous dis qu'elle est pourrie je suis dans la vérité. Hélas, cela est pourtant vrai. Car, cela fait quatre ans, j'avais trouvé un emploi comme chauffeur [...] au C.H.U. d'Arpajon. J'y suis resté trois ans. Mais tous les jours la gendarmerie ou la police étaient rendus sur les lieux de mon travail pour un oui ou pour un non, tant et si bien que j'ai été licencié pour motif que le C.H.U. n'était pas une caserne de police, ce qui était tout à fait normal. Aujourd'hui, il se trouve que je suis chômeur sans rémunération vu que j'étais fonctionnaire. Cela fait un an que je suis dans cette situation qui pourrait devenir tragique. Je m'étais mis beaucoup de crédits sur les reins. Et voilà la misère qui recommence et de cela je suis persuadé que cela se terminera avec la fin de mes jours.

Le plus triste, c'est pour mes enfants qui peinent et souffrent en même temps de nous voir de nouveau dans cette misère et aussi d'être montrés du doigt comme si c'était

leur faute. Pour moi il y a deux catégories de gens : les vrais et les pourris, à 80%. Je le crie du fond de mon cœur, pensez-y en lisant ces lignes qui, je suis sûr, vous remuer [ont] les tripes, c'est que nous et nos enfants, dans l'au-delà, nous aurons des jours meilleurs. Car si vraiment il y a un Dieu, nous devrions avoir un petit coin de paradis. Nous, on va pas à la messe pour se faire voir ou regarder les gens de leur tenue vestimentaire, on est de vrais chrétiens, on croit en Dieu, on ne fait pas de simagrées pour se faire bien voir.

Ceux qui vont à la messe devraient savoir que nous devons [nous] aimer les uns les autres puis aider son prochain du mieux que l'on peut, c'est du moins ce qui est écrit dans la Bible. Mais les gens ne sont que des égoïstes et ne pensent qu'à se goinfrer comme des porcs. Le sens du devoir, ils l'ont oublié par les repas trop copieux et une vie trop heureuse de bien dormir et de coucher dans de bons lits et aussi de passer de bons Noël sans penser à tous ces pauvres malheureux qui n'ont rien à se mettre sous la dent, ainsi que [ces] chers petits enfants qui aimeraient tant connaître un vrai Noël.

Je suis placé pour le savoir car cela est très dur de voir dans le regard de

vos enfants le désir immense qui déborde de leur petit cœur qui bat au même rythme que [*celui de*] tous les autres enfants. Cela me fait beaucoup de peine et c'est là que je pense à ma jeunesse, car moi aussi je n'ai jamais eu de Noël, moi qui croyais que c'était pour tout le monde. Et bien non, ce n'est pas vrai. Moi qui vous en parle, je le sais par expérience, mon enfance n'a été que déboires, embûches et misères. Il se trouve qu'aujourd'hui ce sont mes enfants qui subissent le même sort que leurs parents.

Ma femme aussi a passé autant de misères que moi, à part que cela a duré moins longtemps. Mais où elle était à l'âge de six ans ! Etre enfermé dans des camps de concentration en France, cela aussi existait grâce à Marthe Richard, la plus grande putain du monde. C'est elle qui a fait ouvrir les camps avec la milice à Pétain.

Le premier camp : beaucoup de gens sont loin de penser qu'il y a eu des milliers de malheureux enfermés à l'autodrome de Monthléry, gardés par des gendarmes français et la milice à Pétain ainsi que par les boches, qui certains étaient meilleurs que les Français. Même des gens qui osaient porter l'uniforme représentant soi-disant la France abusaient des mères de famille et même des gamines.

Ensuite ils ont été transférés dans d'autres camps. A Mulsanne, près du Mans, c'était le même principe et le même travail, à part que quelquefois on faisait transférer une famille entière en Allemagne, des gens qui [*n'*] en sont jamais revenus. Mais de ceux-là on [*n'*] en parle pas, ce sont que de vulgaires romanichels.

Ensuite on les transférait à Jarzaux [*Jarzé ou Jauzé ?*] près du Mans. Ils ne sont pas restés trop longtemps car le Gestapo travaillait pour eux. On leur avait fait un nouveau camp tout ce qu'il y avait de moderne, entouré de barbelés et de fusils-mitrailleurs. Ce camp se trouvait à Montreuil-Bellay dans le Maine-et-Loire. D'ailleurs, vous pouvez encore vous y rendre pour votre plaisir et vous verrez encore des blokhäuser et des cellules sous terre. Ils étaient 7.000, hommes, femmes et enfants.

Si je vous en parle, je n'invente rien car moi-même j'avais une tante qui était paralysée des jambes et des mains [*et*] qui, hélas, s'est retrouvée elle aussi enfermée. Il n'était pas nécessaire d'aller en Allemagne ou [*à*] Buchenwald car en France le nom Buchenwald existait aussi. Ils étaient trois ou quatre cents par baraque, couchés dans la paille, tassés les uns sur les autres comme des

porcs. Inutile de vous dire l'exemple pour les enfants car la nature parle, c'est ce qu'il y a de plus humain. Les plus fautifs ce sont les inhumains qui ont enfermé ces pauvres gens. Le seul mal qu'ils avaient fait c'est d'être des forains sans domicile fixe, mais cela ne les empêchait pas d'être aussi français que les autres, sinon plus, et de faire des mères de famille plus honorables que certaines salopes qui se promènent aujourd'hui dans les rues et qui sont toujours prêtes à critiquer leurs prochains, eux qui en ont plus que les autres à se reprocher.

Donc, ce camp de Montreuil-Bellay était le camp des martyrs. Il s'est passé des choses atroces par le manque de suffisance de nourriture. Quelquefois des gens passaient et jetaient des boules de pain par-dessus les barbelés. Les gosses se précipitaient et les grandes personnes se jetaient dessus pour en avoir un morceau. Et le plaisir de ces salauds qui les gardaient [*était*] quelquefois [*de*] leur donner comme dessert une rafale de mitrailleuse. Il arrivait parfois que gosses ou hommes étaient touchés. De cela, on ne s'occupait pas, c'était tellement amusant. Et même des gens sont morts sur leur grabat. Ils restaient parfois plusieurs jours avant de les enlever, parmi les

vivants. L'infection se propageait.

Ou bien encore ils venaient avec plusieurs gros camions et de là ils prenaient au hasard tous ceux qui leur tombaient sous la main. Ils emplissaient leurs camions de chair humaine pour une destination inconnue, sans compter tous ceux qui sont morts et enterrés au cimetière de Montreuil-Bellay. Mais avant de mourir, ils ont passé par des souffrances atroces.

Voilà ce que le bon Français a fait pour tous ces gens-là. Et aujourd'hui ce sont toujours les mots amers qui nous reviennent à la bouche, les souffrances et les douleurs. A part quelques personnes qui ont bien voulu s'occuper de notre sort, ceux-là se comptent sur le bout des doigts, nous pouvons les passer au crible, même encore à l'heure actuelle. Ces gens-là m'ont écœuré. Oui, mon épouse et moi-même nous pensons que si les fours existaient encore ils n'hésiteraient pas à nous y mettre de suite pour ne pas gêner tous ces salauds de vivre à leur guise. Je le vois par moi-même quand nous allons aux courses ou ailleurs, nous sommes regardés comme des chiens de faïence.

Quand je pense qu'à l'heure actuelle les gens parlent d'humanité ! Et bien, parlons-en d'humanité ! Elle est

belle et fraîche lorsque vous voyez des gens prendre plus soin des bêtes que des gens ! Cela me donne la nausée lorsqu'en France il y a encore des milliers de malheureux qui souffrent toute une vie et meurent dans la misère la plus totale. Je ne suis pas contre les gens qui veulent bien s'occuper d'animaux, bien au contraire, car moi aussi j'aime les bêtes. Mais les gens conçus de chair humaine sont prioritaires, voilà comment je vois les choses. Quand je pense que ma femme et moi, sans oublier mes pauvres enfants, [après] avoir vu tout ce que nous avons vu et voir les gens comment ils se comportent, cela me lève le cœur.

C'est pour cela qu'aujourd'hui toutes mes vérités, je vous les crie du fond de mon cœur. Et pourtant, que sont-ils plus que moi, rien sinon que pourriture. Des morts vivants qui baladent leur corps avant le grand saut. Ils feront comme les autres, ils [n'] emporteront rien. Je suis devenu comme le sadique, cela me fait un très grand plaisir pour certains, car ce sont ces gens-là qui font grandir la misère. Libre à vous de penser ce qui vous plaira, car la seule chose que l'on [ne] peut m'enlever c'est la pensée.

Oui, moi-même j'ai couché dehors avec tous mes enfants en plein

hiver, tout cela parce qu'il n'y avait pas de place pour mes enfants. Un gosse qui pisse au lit n'a pas le droit d'être au chaud et pourtant nous avons tous passé par là, mais il faut croire que ces gens-là ne s'en souviennent pas, à moins qu'ils soient [faits] autrement.

Il nous est même arrivé de chercher une chambre d'hôtel avec les moyens en poche, mais l'on nous refusait, tout cela parce qu'il y avait des enfants en bas âge : cela risquait de détériorer la literie. Nous, on voulait bien nous coucher, mais les gosses dehors ! Voyez vous-même ce que cela représentait pour moi. Il nous est arrivé une fois en plein Paris [de] chercher une chambre pour la nuit jusqu'à près de minuit sans résultat, nous faisant comme réponse complet. Et ce jour-là je me suis rendu au commissariat de police dans le XIVème arrondissement. Là, expliquant les faits, nous sommes tombés sur un agent de ville très compréhensif, chose qui ne m'arrivait pas souvent. Il faut vous dire que celui-là sortait de l'ordinaire, qui lui nous emmena à l'hôtel qui se trouvait soi-disant complet. Après vérification nous avons eu tout de suite notre chambre, ce qui prouve que les gens sont vraiment pourris, car aussi-

tôt elle nous a apporté du lait et à manger pour nous et les autres enfants. L'agent lui-même a réglé cela de sa poche, c'est pour cela que je vous le répète, il n'était pas comme les autres. Malheureusement il en manque. Je vous parle de cela vingt-cinq ans à l'arrière. C'était sûrement une personne qui avait dû passer de sales quarts d'heure pendant la guerre, c'était de cela sûrement qu'il était humain et qu'il comprenait la vie.

Je me souviens qu'une fois dans un petit bled il y avait eu un vol de choux-fleurs. Il en manquait soi-disant une caisse et, d'après les renseignements, j'avais été vu par des braves gens qui n'ont que cela à faire : à regarder par les fenêtres. Donc, ce jour-là je vis les gendarmes venir me chercher avec un side-car, comme quoi ils voulaient me voir pour mon fascicule militaire.

Vu que je n'avais rien à me reprocher, je m'y suis rendu. Une fois arrivé, ce n'était plus la même chose. Le brigadier, une canaille comme rarement j'en ai vu et pourtant, Dieu seul le sait, il [n'] en manque pas. Donc, j'eus à faire à ce cher brigadier. Sa première question a été de me demander si je n'étais pas maraîcher. Naturellement, j'ai répondu que je ne l'étais pas. De là il m'a

demandé où j'avais mis les choux-fleurs. Vous pensez que lorsqu'il m'a posé la question je suis tombé des nues, je ne voyais pas où il voulait en venir. C'est de là que cela a commencé. J'ai été frappé pire que du temps des boches à coups de pieds [*et à*] coups de poing jusqu'à la perte de connaissance. Ce jour-là cela m'a valu trois dents en moins, le visage tuméfié par les coups et une ouverture à la tête.

De là l'on m'a mis en cellule et à cinq heures du soir j'ai vu un gendarme qui m'a ouvert la porte, que je n'avais jamais vu auparavant, me priant de l'excuser, que [...] ils avaient trouvé le voleur, avec les excuses les plus plates. Et le voleur, c'était le cantonnier du bled, faisant fonction de garde champêtre.

Naturellement j'ai été voir le médecin qui n'a jamais voulu me fournir un certificat médical, car il faut vous dire que dans ce bled ce [*ne*] sont que de bons cultivateurs qui marchent la main dans la main. Alors je n'ai pas pu porter plainte. De toute manière, cela serait revenu au même résultat, on se serait moqué de moi et l'on ne m'aurait certainement pas cru. C'est ce que l'on peut appeler l'esprit sadique. Dans certains cas, les gens s'amuse

du malheur des autres, ils s'amuseⁿt comme ils peuvent ! Tout cela se passe de commentaires au pluriel. Inutile de vous dire jusqu'où peut aller l'être humain.

Il faut vous dire qu'une fois je suis tombé en panne avec un 1.400 kilos. C'était mon logement avec mes chers enfants et ma femme. Je ne me souviens plus du jour mais [...] je pense que c'est autour des années soixante. Il avait tombé de la neige, près de 80 centimètres. Ceci se passait à Chartres. Nous étions arrêtés sur un dépôt car c'étaient les seules places où nous étions autorisés de stationner, parmi les immondices puants. Cela était très bon pour les enfants. J'en ai perdu aucun, cela tient du miracle.

Donc, comme je vous le disais, nous étions encerclés par la neige et en plus de cela un très grand froid. Nous étions arrêtés devant un camp militaire et eux, ces messieurs, avaient des Jeeps garnies de chaînes, cela ne les gênait nullement pour circuler. Je me souviens que j'avais demandé à certains hommes, qui eux étaient en civil, de me remorquer ou bien de me prêter une pelle pour déblayer la neige. La seule réponse qu'ils m'ont faite c'est de se mettre à rire à grands éclats et tout cela pendant que mes enfants risquaient de mourir de froid,

car nous avions comme chauffage uniquement un réchaud à gaz et comme le gaz était gelé nous étions sans feu. Je suis resté 48 heures bloqué dans la neige, d'où j'ai d'ailleurs manqué de perdre mes enfants par le froid qui était monté en flèche.

Quoique si j'avais perdu mes enfants cela n'aurait eu aucune importance pour ces braves gens, car à la place du cœur ils avaient un pavé. C'est pour cela que les trois-quarts de la race humaine je ne peux plus les voir car ce sont les trois-quarts des égoïstes. Tout ce que je peux en dire c'est que les vrais bons sont à compter sur le bout des doigts. Si je vous en parle c'est en connaissance de cause. J'ai vu des choses atroces comme beaucoup n'ont pas vu, dont je ne leur souhaite pas, seulement un tout petit peu, pour les apprendre à vivre.

Hélas, comme je vous le disais précédemment, par une forte grippe je me suis dégagé de cette maudite neige avec mon courage et ma volonté, car je ne voulais pas voir mes enfants mourir à cause de certaines ordures qui, j'espère, aujourd'hui sont crevées comme des chiens. Pour moi ce serait une grande joie.

Enfin toujours est-il que j'ai réussi à me dégager par mes propres moyens. Aussi incroyable que cela

puisse paraître je me suis sorti de cette impasse avec une poêle à frire sur plus de 700 mètres. Harassé de fatigue et de froid, je réussis à me sortir de là mètre par mètre et [à] me rendre dans le centre de Chartres. Ce sont des religieuses qui sont venues à mon camion et nous ont apporté des aliments bien chauds et des brocs d'eau bouillante, ce qui a réchauffé tous mes enfants avec la vapeur. Cela faisait trois jours qu'ils étaient sans nourriture et tout cela grâce à toute ces canailles qui se disent Français et qui pour moi sont tout juste bons à crever comme des chiens galeux.

J'ose espérer que le jour où mon livre sera lu certaines de toutes ces ordures en prendront connaissance, cela leur donnera peut-être à réfléchir sur la conduite à tenir envers de pauvres malheureux et surtout pour tous ces pauvres gosses.

Cela vaut bien la peine que l'on parle de l'enfance malheureuse à la télé. Je me demande ce qu'ils ont fait pour les miens. Ce n'est pas la peine de faire autant de manières comme ils

en font et tout cela grâce à tous ces services sociaux qui ne font rien pour les familles déshéritées. La seule chose qu'ils savent faire la plupart du temps c'est de vous placer vos enfants, tout cela pour vous rendre soi-disant service. Nous [ne] l'avons d'ailleurs jamais accepté.

Je ne suis pas raciste, mais si j'étais un homme de couleur ou un étranger quelconque, là je serais aidé tout de suite. Je ne suis pas jaloux, il faut que tout le monde vive, mais au moins que l'on pense aux petits français. Tant pis si cela vous vexe, mais je préfère dire ce que j'ai sur le cœur que de jouer les faux jetons et pourtant il [n'] en manque pas.

J'ai dû aller au Secours catholique pour des vêtements avec tous mes enfants. Comme chez moi ce n'est pas la richesse, je suis obligé de passer par là pour vêtir mes enfants à seule fin qu'ils soient à peu près propres pour l'école. Et l'on sert avant les étrangers et, vous pouvez me croire, comme il faut. A croire qu'ils en ont peur. Nous passions après.